

Boire au corps vivant

Tous les royaumes pour une coupe de vin précieux !
Omar Khayyâm

Il ne m'est jamais arrivé de croire que l'ivresse soit un moyen de combattre l'ennui pour la raison que je ne m'ennuie guère, très peu souvent et jamais longtemps. Mais que l'ivresse soit plus un moyen qu'une fin n'est pas absolument prouvé. On peut avoir envie de s'enivrer sans véritable raison, ou pour la raison légère de se sentir léger. Boire procure une illusion éphémère qui n'est pas sans agrément. Mais peut-être y a-t-il quand même autre chose de plus dans ce désir d'étourdissement. Je ne suis pas du genre à rouler sous la table, ni même à picoler très souvent. Trop boire tue la soif et anesthésie les sensations fines. Mauvais chemin. Il faut plutôt se mettre en disposition et s'arrêter très vite en évitant les alcools

forts qui abrutissent*. Un verre de bon vin a ma préférence. J'affirme qu'il est d'une grande conséquence de ne s'enivrer qu'à un moment choisi, après s'être débarrassé de ses soucis car, à les prendre avec soi, on est à peu près sûr de les excéder jusqu'au pessimisme. Mieux vaut s'enivrer quand on est heureux ; la tristesse déteint partout et décolore tout. Le vin triste est une malédiction. L'ivresse permanente aussi, je le soutiens contre Baudelaire et son comminatoire : « Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question ». Certes, il précise que l'on peut s'enivrer « de vin, de poésie ou de vertu, à votre guise » – mais l'ivresse permanente, même l'ivresse de poésie, est souillante à la longue. Je prends le contre-pied de cette curieuse hygiène existentielle, d'un romantisme quelque peu exalté, qui conduirait, si on pouvait l'appliquer, à une espèce de folie monotone et vite retombante. L'idée serait plutôt de s'enivrer rarement pour conserver de la fraîcheur aux sensations aériennes et colorées que procure une ivresse maîtrisée. Ce n'est pas tout à fait un art, ni même une technique ; c'est presque déjà une esthétique. Peut-être suffirait-il de s'enivrer dix fois dans sa vie, à condition de prépa-

* Alain prétend que l'homme fort ne peut boire modérément. On pourrait soutenir la même chose de l'homme faible.

rer ces expériences et d'en exploiter ensuite intensément le souvenir. L'époque ne nous y prépare guère qui nous voue au quantitatif, à la répétition boulimique et morose de la consommation réplétive. S'enivrer : vous voulez dire se souler, se beurrer, se torcher ? Qui croit que se cuiter étanchera jamais une certaine soif peut cuver sans moi. Non que je sois moi-même toujours capable d'une telle économie vitale : je ne peux qu'envier les vrais épicuriens, puristes du plaisir mesuré. Comme la majorité des gens, sans doute, je goûte mal à la vie, faute d'un clair parti pris. Quand on ne peut contraindre ses appétits, au moins devrait-on avoir la ressource de les déchaîner à la façon rabelaisienne, buvant « pour la soif advenir et éternellement ». Au lieu de quoi, nous buvons la plupart du temps sans authenticité ni conscience, rarement à la bonne mesure. Comment tirer philosophie de ce train médiocre ? Si les Dieux n'ont plus soif, c'est que nos libations ne les sollicitent plus. Les dieux antiques s'enivraient pour exalter le lyrisme surnaturel de leur état. En contrepartie, les hommes s'enivraient pour glorifier les dieux et participer à la griserie dionysiaque de la Création. C'était le temps héroïque des ivresses magiques. Dans un monde matérialiste, l'hydromel est un breuvage de dupe. Quant au sang du Seigneur, il y a belle lurette qu'il n'ir-

rigue plus que les esprits complaisants envers un sacré de routine. Même la dive bouteille provoque des aigreurs aux derniers fidèles de Bacchus. Boire a été rabaissé à un acte social et économique, provoquant des injonctions hygiéniques dont le but déclaré est la préservation de l'équilibre budgétaire de la Sécu. Pour le dire clairement, je me fous de la santé publique. Cette santé-là n'est qu'une affaire de statistiques pour laquelle les corps ont la minceur d'unités arithmétiques. Je préfère boire au corps vivant, chaud, frissonnant, éphémère, singulier. Le sacré, c'est la réalité de ce corps qui passe - si présent et bientôt éternellement absent. Je n'en vois pas d'autre.